

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	64 (1919)
Heft:	9
Artikel:	Cavalerie allemande et cavalerie française dans la dernière année de guerre [fin]
Autor:	Poudret
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-340206

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXIV^e Année

N° 9

Septembre 1919

Cavalerie allemande et cavalerie française dans la dernière année de guerre.

(*Suite et fin*¹.)

Et *les patrouilles*, comment ont-elles travaillé ?

Nous n'avons eu, pendant un quart de siècle, pour notre édification, que l'exemple des patrouilles allemandes de 1870. Opérant en général à grande distance, dans des circonstances relativement faciles, sans cavalerie adverse au travers de leur route, se gardant mal d'ailleurs et fréquemment surprises, perdant à chaque instant le contact, elles n'ont pas peu contribué à fausser nos idées.

Faute de mieux, on les a cependant toujours mentionnées, y compris et surtout la fameuse patrouille Zeppelin qu'il faut du reste citer, mais à titre d'exemple à ne pas suivre, car dans la série de ses aventures elle n'a négligé aucune erreur à commettre.

Dès le début de la campagne de 1914, les choses se présentèrent sous un autre aspect. On se rendit rapidement compte que rares étaient les occasions où des reconnaissances quelque peu lointaines pouvaient espérer obtenir des renseignements sans combat. On les fit fortes et malgré cela les difficultés furent immenses. Les résultats obtenus ne le furent qu'au prix de gros sacrifices, mais, étant données les circonstances, ils furent certainement très satisfaisants. Les renseignements fournis par la cavalerie Sordet en Belgique, par la division de cavalerie provisoire durant la période critique de fin août-

¹ Voir livraisons de mars, mai, juin, juillet et août 1919.

commencement de septembre sont plus précis, plus nombreux et plus importants qu'on ne le croit généralement.

Mais, fidèle au titre de ce travail, je veux m'en tenir à la dernière année de guerre et puisque j'en suis à la cavalerie divisionnaire, je parlerai de ses patrouilles.

Il faudrait pouvoir en citer un grand nombre; je dois cependant me borner et je prends, un peu au hasard, parmi celles sur lesquelles je suis renseigné. Voici l'exemple de la conduite d'une reconnaissance offensive.

Le 7 septembre, le lieutenant Schlessner, avec deux pelotons du 1^{er} chasseurs à cheval, est chargé de l'exploration dans la zone de la 121^e D. I., qui se trouve sur le front Le Plessier-Godin-Ugny-le-Gay. Il a comme objectifs successifs :

1^o la route Villequier-Aumont-Jussy ;

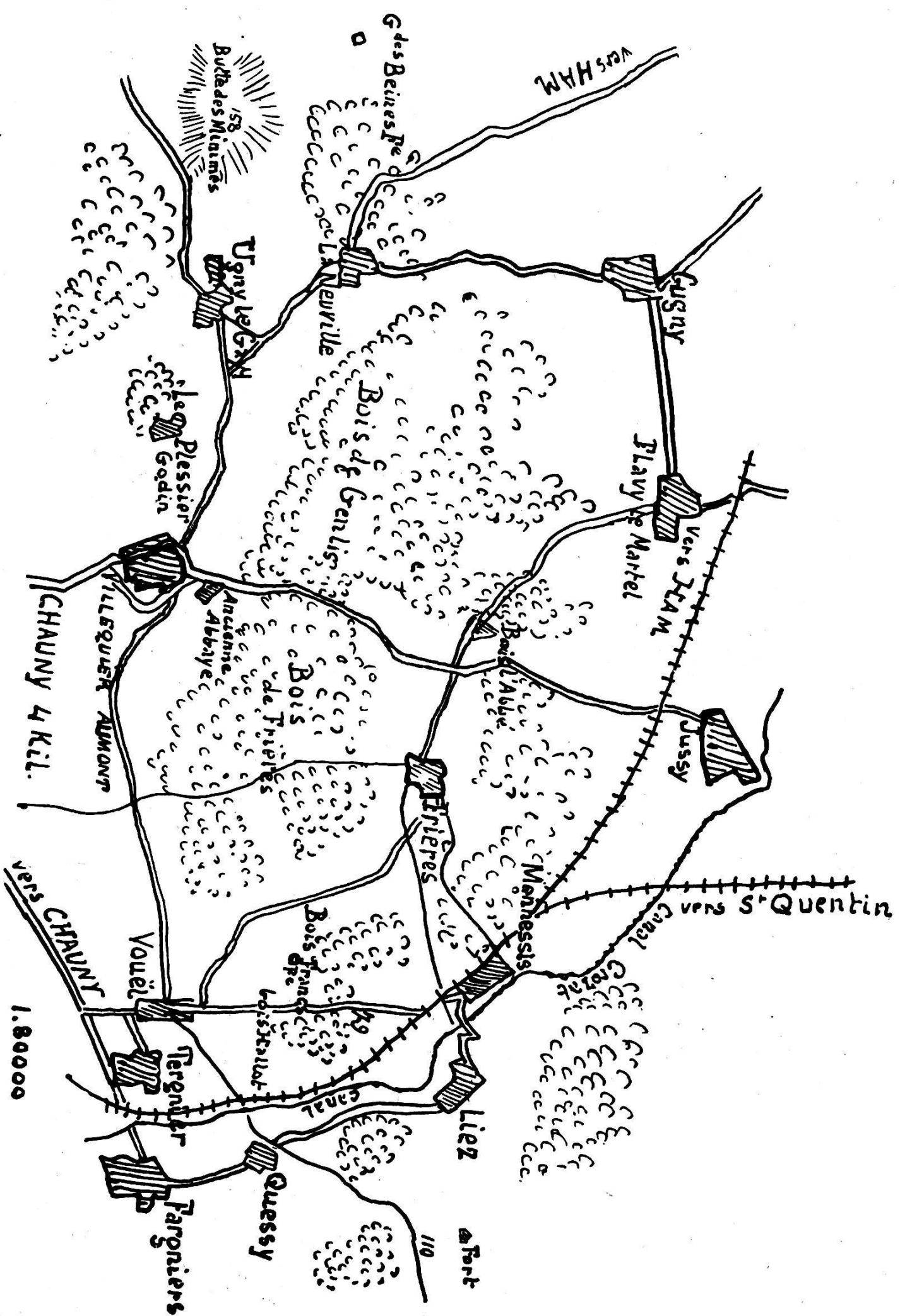
2^o la lisière Est du bois de Frières ;

3^o le canal de Saint-Quentin, le fort de Liez, la cote 110 et le bois à 1 km. plus au Sud.

Les renseignements doivent être envoyés par lui en des points fixés d'avance où des postes de relai ont été installés, l'un d'eux se trouve à l'ancienne Abbaye.

Vers 11 h., le lieutenant Schlessner a reconnu que la ferme des Francs-Bois est libre. Il est en observation à la lisière nord du bois Hallot, mais ses patrouilles ne peuvent déboucher, la halte Mennessis et la voie ferrée étant tenues par des mitrailleuses et des tirs de barrage de 77 et de 105 étant déclenchés sur la crête à l'Est des Francs-Bois dès qu'une patrouille apparaît. Plusieurs chevaux sont tués et blessés. Un sous-officier et un cavalier sont blessés aux abords de la cote 79.

Se rendant compte qu'il ne passera pas à cheval et voulant atteindre son troisième objectif, le canal Crozat, le lieutenant Schlessner décide de *tenter une reconnaissance offensive à pied* en attaquant d'abord la voie ferrée et poussant ensuite, si possible, jusqu'au canal. De ses deux pelotons il constitue une section de combat avec 4 F. M. Le temps a passé, il est 5 h. après-midi. Une section du 36^e R. I. est, sur ces entrefaites, installée à la corne Nord-Ouest du bois Hallot ; son chef, l'aspirant Soret, renforce la patrouille Schlessner d'une demi-section.



Précédée d'une pointe, la patrouille se porte en avant, en direction de la voie ferrée. La traversée du bois Hallot, très serré, entremêlé de fils de fer est difficile ; puis c'est un marécage où les hommes enfoncent jusqu'à mi-cuisse, enfin un réseau de fils de fer qu'il faut couper, et la petite troupe arrive sur la voie ferrée qu'elle trouve abandonnée, mais entièrement détruite et bouleversée.

Le lieutenant Schlesser veut aller jusqu'au canal, mais avec quelques hommes seulement, afin de se rendre compte si l'ennemi l'a définitivement repassé. Il reste encore 7 à 800 mètres à faire ; ses hommes (surtout les fusiliers-mitrailleurs) sont éreintés. La nuit est presque arrivée, l'officier préfère revenir chercher les chevaux ; avec les hommes restés comme garde-chevaux, il reviendra à cheval jusqu'au canal. Il ramène ses hommes en arrière, laissant en observation la demi-section de l'aspirant Soret. Revenu à ses chevaux, il emmène avec lui huit cavaliers, essaie de se rapprocher du canal en passant par Mennessis. Le pont est détruit, impossible de passer ; il se glisse alors le long du canal à l'Ouest du chemin de fer jusqu'au point où le canal se rapproche de la voie ferrée (à la hauteur de la cote 79). Là, toujours à cheval, sa patrouille peut franchir le ballast, mais à 200 m. environ, de l'autre côté, elle se trouve arrêtée par un nouveau réseau de fils de fer qui borde le canal. Il est inutile d'aller plus loin, d'autant plus que de là où il est, le lieutenant Schlesser constate que Liez est plein d'Allemands ; il voit de nombreuses lumières qui se déplacent, indice soit d'un ravitaillement soit de préparatifs d'un nouveau repli.

La patrouille du sous-lieutenant LeBon, du 7^e dragons, présente un autre caractère, les circonstances sont différentes.

Le 7 novembre, cet officier est chargé d'éclairer avec un peloton, dans la direction de Rumigny, le 55^e bataillon de chasseurs, avant-garde de la 121^e D. I.

Vers 2 h. de l'après-midi, aux lisières du village de Brunehamel (20 k. sud de Hirson) de violents feux de mitrailleuses accueillent les cavaliers de pointe. Le sous-lieutenant LeBon fait mettre pied à terre et combat à pied, mais il ne peut pro-

gresser ; il doit se borner à conserver un contact étroit avec l'ennemi très supérieur en nombre.

L'infanterie prévenue arrive, l'ennemi cède. Aussitôt les cavaliers sont en selle et traversent rapidement la localité. On signale au sous-lieutenant une batterie ennemie qui vient de quitter le village se dirigeant vers Mont-Saint-Jean. Il entraîne son peloton dans cette direction et ne tarde pas à apercevoir à environ 1 km. les derniers éléments d'une colonne battant en retraite.

Sans perdre un instant, il rassemble les sept hommes de sa pointe et se lance à la poursuite. La route, étroite, est bordée de clôtures de fils de fer ; on ne peut s'en écarter.

Les Allemands prennent le galop, tentant d'échapper par la vitesse. Mont-Saint-Jean est ainsi traversé en trombe.

Les cavaliers atteignent enfin, après une course de plusieurs kilomètres, le dernier canon de la colonne. Les conducteurs et les servants qui se défendent avec le revolver sont sabrés immédiatement, les autres, terrorisés, se rendent.

Laissant un homme à la garde de ce premier butin, le sous-lieutenant LeBon continue la poursuite sans reprendre haleine. On rejoint deux caissons ; quelques coups de sabre ont rapidement raison d'une velléité de résistance ; ordre est donné aux conducteurs de faire demi-tour ; un homme ramène la prise en arrière. Puis, d'une crête où il s'est rapidement porté pour se rendre compte de la situation, le sous-lieutenant aperçoit à 200 m. un canon et une cuisine roulante ; malgré leur faible nombre, ils ne sont plus que trois, les cavaliers s'élancent d'un même élan.

Les conducteurs du canon se rendent, mais pendant que les dragons sont occupés à convaincre par la force ceux de la cuisine roulante, ils embourbent une des roues de leur pièce. L'attitude énergique du sous-lieutenant LeBon les force cependant à remettre rapidement leur canon sur la route.

Au total, dans cette action audacieuse et énergique, le sous-lieutenant LeBon a réussi à capturer : 2 canons de 77, 2 caissons, 1 cuisine roulante, 48 hommes (sans compter les blessés assez nombreux laissés sur le terrain), 18 chevaux.

Ce mordant déjà si caractéristique dès les premiers jours

de la campagne, les cavaliers français l'ont toujours conservé, aux heures sombres comme dans la poursuite.

C'est ainsi que le 30 mai 1918, le maréchal-des-logis Bartoli, du 1^{er} chasseurs, monte une patrouille dans des circonstances telles que les coloniaux, gens peu timides cependant, et dont il traverse les lignes au départ, déclarent que le risque est inutile. Bartoli part tout de même pour exécuter l'ordre reçu. Pénétrant dans un bois près de Verdilly (nord de Château-Thierry), il est bientôt dépisté, entouré ; des mitrailleuses crépitent aux lisières derrière lui. Mais il s'en tire tout de même, rapporte ses renseignements, charge, sabre en main, un groupe ennemi et réussit même à délivrer un prisonnier ! Mieux que cela, il capture en fin de compte huit Allemands dont un sergent, tous du 444^e d'infanterie, auxquels il fait jeter armes et casques. Il les met au pas de gymnastique et les ramène à son capitaine qu'il rejoint près d'Etrepilly.

Le lieutenant Delageneste, du 2^e chasseurs d'Afrique, a aussi de belles performances à son actif. Il appartient du reste à un escadron qui s'est distingué pendant la poursuite (Bardet). Le 5 novembre, le sous-lieutenant Delageneste est chargé de rechercher le contact au village de Lavaqueresse. En abordant le village, la patrouille est prise subitement sous les feux d'une mitrailleuse dissimulée derrière une haie. Sans hésiter, le sous-lieutenant fait mettre sabre en main, charge, prend la mitrailleuse et fait cinq prisonniers.

Le 6 novembre, explorant, en compagnie d'une autre patrouille commandée par le maréchal-des-logis Robin, dans la forêt de Nouvion, il refoule par une succession de combats à pied des arrière-gardes qui couvrent un détachement de pionniers. Cette intervention lui permet d'occuper à temps le Rond-Point de Guise, important carrefour de routes que les Allemands étaient sur le point de faire sauter.

Le 11 novembre, il bouscule par une charge une arrière-garde ennemie embusquée à la sortie Sud-Est de Chimay.

Puis, poursuivant vivement l'ennemi qui se retire, il arrive assez tôt pour couper les fils des mines du pont de la Blanche, ce qui permet à l'artillerie de mettre en position à la sortie Est de la ville, commandant ainsi la route de Couvin.

Le sous-lieutenant Clave, du 25^e régiment de dragons, au début de novembre, fait une reconnaissance très dure de *cinq jours et cinq nuits* sur l'axe Guise-Montceaux-Englancourt-Froid-Destrées-Anor. Il essaie, dans cet itinéraire très difficile, de nombreux coups de feu de mitrailleuses et de fusils. Néanmoins, il trouve le moyen de reconnaître les positions en les débordant et les prenant à revers. C'est ainsi qu'à Le Brûlé, puis à la Porte Hurtebise il surprend plusieurs postes ennemis qui, se croyant menacés par derrière, abandonnent leurs positions garnies de mitrailleuses. Poursuivant sa marche, il fait prisonnier un poste ennemi à Englancourt, puis reconnaissant qu'Erloy est fortement tenu par une compagnie de mitrailleuses, il cherche et trouve une brèche dans la ligne ennemie aux abords de la forêt de Reygnaval. Ce renseignement parvenu à l'infanterie permet d'orienter une compagnie du 115^e régiment, qui déborde Erloy par le Nord et s'empare du village dont la garnison est faite prisonnière.

Le sous-lieutenant Clave continue ensuite sa mission en explorant la forêt de Reygnaval et fournit des renseignements précieux, tant sur le gros ennemi que sur les détachements qui le couvrent.

Les patrouilles des maréchaux-des-logis Perier et Garaud, de l'adjudant Duluc opèrent également dans la forêt de Reygnaval et rendent les plus grands services. Grâce à leurs renseignements, dit une relation, les fantassins *ne tombèrent pas une seule fois dans une embuscade, ne firent pas de mouvements inutiles* et purent toujours en temps voulu prendre le dispositif nécessaire à leur stationnement et à leur sûreté.

Ainsi, aujourd'hui encore, une petite troupe composée de cavaliers hardis, vigoureusement conduits par un gradé énergique ayant du coup d'œil et de la décision, peut malgré les feux puissants des armes modernes accomplir de la bonne besogne et fournir les renseignements nécessaires.

Je crois en avoir dit assez pour qu'on puisse se rendre compte de la très grande activité de la cavalerie divisionnaire et de la diversité de ses missions.

Une remarque s'impose encore. Ceux qui pouvaient penser que quatre années de service à pied, de combats défensifs,

de tranchées, exerçaient une influence fâcheuse sur le mordant de la cavalerie française se sont lourdement trompés. Ils ne connaissaient pas l'esprit qui animait cette arme. Et cependant la façon dont elle avait tenu ses secteurs sur l'Yser, sur la Somme, en Champagne, un peu sur tous les points du vaste front, les brillantes défenses de Sapigneul, des cavaliers de Courcy, l'attaque du moulin de Laffaux, l'abnégation des « courreurs de Verdun », immortalisés — le mot n'est pas trop fort, — par les belles pages d'un de leurs chefs¹, cent autres actions enfin auraient dû ouvrir les yeux de l'observateur le moins perspicace. En effet, si tôt sonné le bouteselle, les cavaliers partent d'un galop aussi gaillard, aussi hardi que si aucune interruption de leur service accoutumé n'était survenue. *Le service à pied n'a en rien diminué leur allant.* Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Peut-on prétendre peut-être que l'assaut soit un moins bon entraînement offensif que la charge ? Une troupe qui emporte un village à la baïonnette fait-elle preuve de moins d'esprit d'offensive, de cran, que celle qui attaque à cheval ?

Ceux qui, faisant allusion aux nouvelles méthodes de combat de la cavalerie, parlent avec dédain « d'infanterie montée », peuvent se rassurer. Gardons-nous de nous payer de mots.

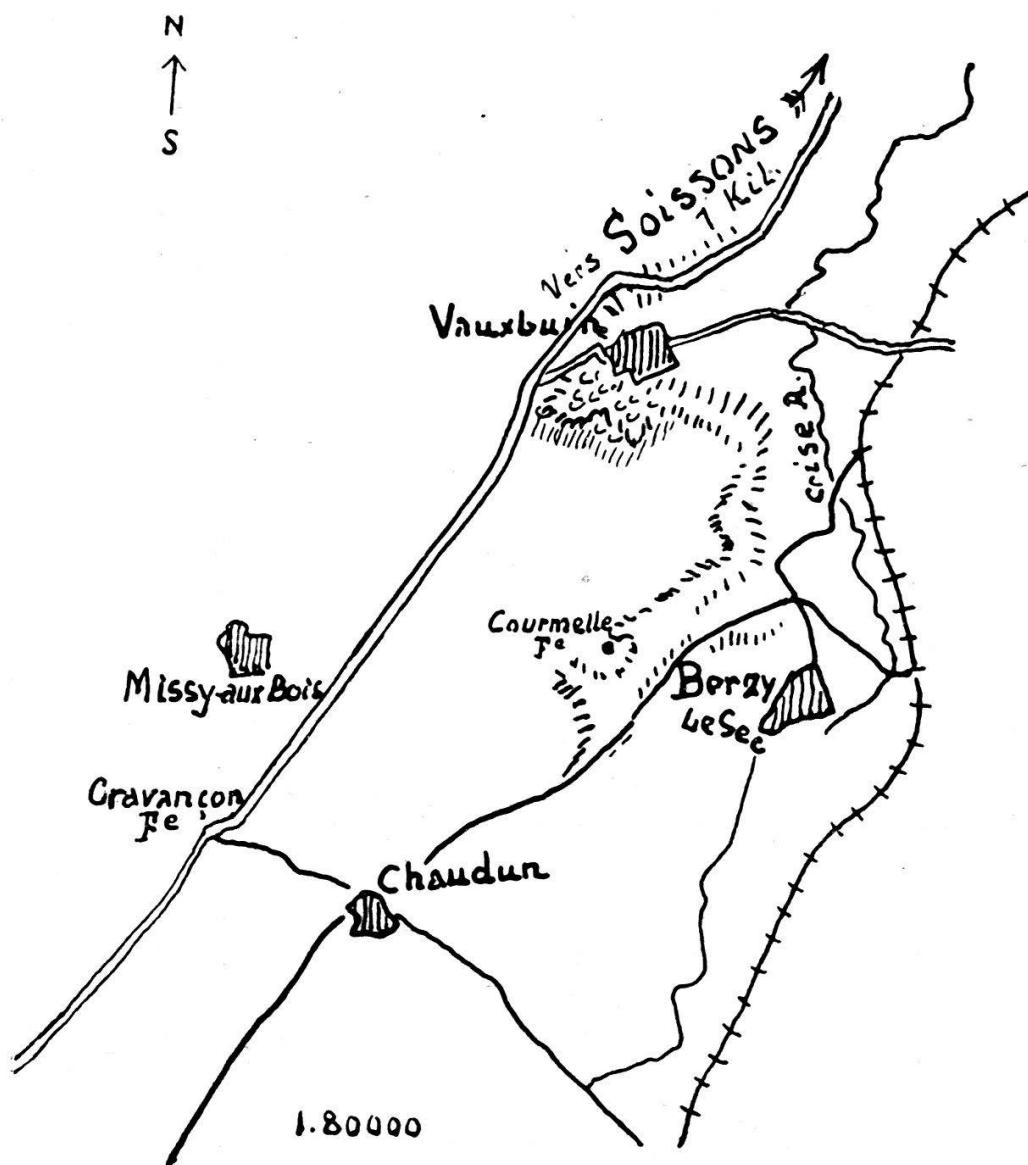
Du reste, je veux terminer ce chapitre, devenu bien long, par une action qu'en tout état de cause je ne puis laisser de côté puisque précisément il s'agit d'une attaque à cheval, celle d'un escadron du 10^e chasseurs (capitaine Davoust) devant Chaudun.

L'escadron Davoust était depuis le 20 mai 1918 rattaché à la 74^e D. I. (général de Lardemelle) comme escadron divisionnaire.

Engagée le 27 sur le front : Fort de Condé-Moulin de Laffaux, la 74^e D. I. avait dû, par suite de la retraite des divisions de droite, passer le 28 au soir sur la rive gauche de l'Aisne et faire face à droite en combattant le 29 au matin. Son front était alors marqué par le rebord du plateau s'étendant à l'Ouest de la Crise entre les bois de Vauxbuin au Nord et Chaudun au Sud.

¹ MARCEL DUPONT : *Les courreurs de Verdun. L'attente.*

Je ne puis mieux faire que de citer *in extenso* le rapport d'allure officielle qu'on a bien voulu me communiquer :
 « A environ 7 h. du matin, une division allemande arrivée



la nuit en camions attaque sur tout le front pour prendre pied sur le plateau et pousser dans la direction de la forêt.

» Vers 8 h., les lignes du 299^e régiment d'infanterie subissent un flottement ; les vagues d'assaut allemandes avancent de plusieurs centaines de mètres et la retraite se dessine.

» Ne possédant plus d'infanterie disponible pour une contre-

attaque, le général de Lardemelle envoie l'ordre au capitaine Davoust d'« intervenir à cheval ».

» L'escadron qui est alors pied à terre dans le fossé de la route de Soissons à Villers-Cotterêts à environ 400 m. Ouest de la ferme de Gravençon, se porte immédiatement au carrefour d'un chemin de terre et de la route de Soissons à environ 600 m. Nord-Est de la ferme de Gravençon. Il se forme en échelon vers la gauche à 50 m. d'intervalle et 50 m. de distance dans un champ de blé et le capitaine part avec l'adjudant reconnaître le terrain et voir le colonel commandant le 299^e.

» Environ 20 minutes après, l'adjudant revient apporter l'ordre du capitaine de le rejoindre à la lisière Ouest d'un petit bois situé en face de la ferme de Courmelle sur le rebord du plateau. Un pli de terrain masque ce mouvement à la vue de l'ennemi.

» Les pelotons arrivent au trot en fourrageurs à l'endroit indiqué. Là on laisse sous la garde de l'adjudant les fusils-mitrailleurs et les chevaux de bât. Sur un signe du capitaine, tout l'escadron met sabre à la main et les pelotons débouchent successivement au galop à 200 m. de distance de la corne du petit bois.

» De tous côtés les mitrailleuses se mettent à tirer : plusieurs chevaux et des hommes tombent. Le lieutenant commandant le premier peloton tombe avec son cheval, un léger flottement se produit dans le premier peloton et les hommes se resserrent ; heureusement, le lieutenant se relève et pointe à nouveau en tête de l'escadron : l'ordre est rétabli. A ce moment, l'escadron arrive à hauteur des fantassins qui se lèvent et suivent en courant et en criant. Quelques Allemands (environ une section) se lèvent dans les blés et exécutent sur nous un tir par salve qu'un officier commande du geste.

» Tout à coup, à environ 200 m. en avant des premiers cavaliers, toute la ligne des tirailleurs allemands se lève et fait demi-tour en courant et abandonnant casques et fusils.

» Le tir de barrage qui vient d'être déclenché n'atteint personne de l'escadron, car nous sommes déjà loin quand les premiers obus tombent. Le galop s'allonge ; tout le monde crie et l'escadron arrive en un instant au rebord du plateau.

Le capitaine commande alors : « A gauche en bataille ! » Les pelotons exécutent le mouvement et l'alignement s'établit presque parfaitement.

» Les Allemands qui étaient à notre gauche et nous regardaient sans rien comprendre fuient dans toutes les directions et vont se rendre en partie à la division marocaine qui profitait du moment pour monter en ligne à cheval sur la route de Soissons à Villers-Cotterêts. Par une large conversion, l'escadron reprend la direction de l'Ouest et aussitôt après avoir repassé les lignes d'infanterie rejoint au pas en lignes d'escouades son point de départ.

» Le général de Lardemelle vint lui-même en pleine bataille féliciter l'escadron et fit citer à l'ordre de l'armée le capitaine Davoust : « Brillant officier de cavalerie ; a pendant la période du 27 mai au 3 juin obtenu de son escadron le plus beau rendement, tant par son action personnelle au moment de l'action que par la formation qu'il avait su donner à ses cadres. A assuré de façon parfaite la liaison entre les différents éléments de la division et les divisions voisines et a commandé une charge qui a brillamment réussi, permettant à l'infanterie de reprendre le terrain perdu et de faire des prisonniers. »

Le rapport du capitaine Davoust, que je possède aussi, est encore plus explicite.

Vu la hauteur des récoltes, l'emplacement de l'ennemi fut difficile à repérer, en outre au moment où les cavaliers se préparaient à charger sur le flanc, un officier d'artillerie de la division marocaine vint prévenir le capitaine que son escadron gênait le tir des pièces. Il fallut manœuvrer de nouveau et finalement c'est frontalement et en traversant les lignes du 299^e qui ne manqua pas d'appuyer l'attaque de ses feux jusqu'au dernier moment, que les cavaliers abordèrent les Allemands, avançant de Berzy-le-Sec. L'action de la cavalerie avait permis à l'infanterie de faire prisonnière en entier une compagnie déployée (7^e grenadiers) et de reprendre environ 800 m. de terrain (jusqu'à la ligne de chemin de fer).

Onze chevaux avaient été tués, trois disparus, une dizaine de blessés. Un seul homme avait été blessé.

L'effectif engagé avait été de 68 sabres.

* * *

L'exposé de ces quelques actions de cavalerie durant la dernière année de la guerre est forcément très incomplet. Il suffira cependant pour justifier mon affirmation du début. La cavalerie française a prouvé, au prix de beaucoup de sang, que l'arme a encore sa place dans la bataille. Mais, pour cela il faut qu'elle se transforme. On doit abandonner au passé ce qui lui appartient.

La guerre avec ses terribles leçons ne laisse aucune place au dilettantisme ou à la poésie. Elle fait fi des phrases creuses et des formules toutes faites, c'est brutalement qu'elle ruine les illusions. Pour les cavaleries qui ont pris part à la mêlée la façade s'est rapidement écroulée, mais, et c'est là notre réconfort, ce qui a été édifié sur ces ruines constitue quelque chose de solide. Pour celles qui n'ont pas pris part à la guerre il est plus difficile de faire abstraction du passé. C'est pour cela qu'il faut réagir. Il ne faut surtout pas se lasser d'étudier les actions de guerre de la cavalerie, de toutes les cavaleries¹. C'est pour nous le seul moyen de compenser en quelque sorte l'immense infériorité qui provient du fait que nous n'avons pas pu faire nos propres expériences.

Indépendamment de l'exploration, royaume aujourd'hui partagé, l'activité de la cavalerie d'armée telle qu'elle ressort de l'étude de la guerre moderne se présente sous quelques formes bien caractérisées qu'on peut résumer ainsi :

a) Arriver à temps sur une ligne importante et la tenir en attendant l'entrée en action de l'infanterie, soit gagner du temps.

¹ Il est particulièrement regrettable pour nous qu'ensuite de la perte des archives et de tous les documents, une étude de l'action de la cavalerie serbe au début de la campagne soit actuellement impossible. Cette cavalerie, dont les effectifs se rapprochaient beaucoup des nôtres, travaillait dans un terrain présentant avec le nôtre une grande analogie et suivant une mission et dans des conditions qui nous intéressent à plusieurs égards.

La façon dont elle s'est acquittée en août 1914 d'une tâche offensive sur le Jadar, puis en septembre de la même année d'une mission défensive sur la Save, fut brillante et mérite toute notre attention. C'est vraiment dommage que nous n'en connaissons pas les détails. Il est par contre possible de se rendre compte dès maintenant de l'activité très fructueuse de la cavalerie serbe lors des opérations de l'automne 1918 et si je ne craignais de transformer la *Revue militaire suisse* en revue de cavalerie je pourrais en entretenir ses lecteurs.

- b) Boucher une voie d'eau qui s'est produite sur le champ de bataille.
- c) Masquer un repli de troupes.
- d) Se transporter rapidement comme renfort sur un point menacé à une extrémité du champ de bataille.
- e) Exploiter le succès obtenu par l'infanterie en passant par la brèche ouverte par elle.
- f) Agir sur les voies de communications de l'ennemi en contournant une aile de son dispositif.

Cette dernière opération, la plus fructueuse, n'a pas pu être accomplie sur le front occidental¹; l'armistice a empêché la cavalerie d'avoir son grand jour. Cela ne veut pas dire que ce jour ne puisse se lever, la cavalerie anglaise en Palestine et la cavalerie allemande en Courlande l'ont bien vu luire.

En ce qui concerne l'exploitation du succès il ne faut pas se faire trop d'illusions. L'expérience de la guerre nous a démontré qu'une armée moderne ne s'effondre plus sur le champ de bataille et qu'elle conserve presque toujours la possibilité de former de solides arrière-gardes bien pourvues de mitrailleuses qui rendent une poursuite par la cavalerie fort difficile et qui empêchent la retraite de tourner à la panique. Pour nous la question a du reste moins d'importance car il nous sera difficile de réunir suffisamment de cavalerie pour pouvoir obtenir un résultat décisif dans une circonstance semblable.

Notons en passant que ce genre de mission nous ramène en ce qui concerne *la place de la cavalerie* dans le dispositif de bataille aux conceptions napoléoniennes. La cavalerie est tenue *en réserve* à proximité aussi immédiate que possible de la ligne de bataille de façon à pouvoir intervenir à temps.

Sans doute on ne saurait plus l'avoir comme à Eylau ou à Borodino véritablement exposée au canon²; elle ne décidera pas non plus du sort de la journée par une charge de 80 escadrons comme à Eylau ou par une attaque en plein centre ennemi comme à Wagram. Son rôle sera forcément plus modeste, son

¹ Je me rappelle cependant le beau raid de la 5^{me} division de cavalerie française lors de la bataille de l'Ourcq.

² A Golymine, Lasalle tint quatre heures durant sa brigade sous le feu du canon. Placé à 20 pas devant elle il eut deux chevaux tués sous lui.

action aménera des résultats moins rapidement décisifs ; le fait d'empêcher l'ennemi de reprendre pied constituera pour elle un succès déjà suffisant et bien méritoire.

Quant à nous, ce sont surtout les trois premières de ces missions que nous devons envisager, ce sont elles qui doivent faire l'objet de nos études. Notre terrain s'y prête du reste admirablement. Nous y trouverons une large compensation à nos effectifs réduits et à nos moyens modestes. On ne se rend pas suffisamment compte que ce terrain coupé qui est le nôtre, loin de nous gêner, favorise la mobilité. Les couverts qu'il nous offre en grande abondance nous permettent de rester longtemps à cheval, de conserver nos colonnes de chevaux relativement près des cavaliers qui ont mis pied à terre et de remonter à cheval sans trop souffrir du feu. Il favorise également les déplacements latéraux à l'abri des vues ennemis, ce qui a naturellement pour la défense d'une ligne la plus grande importance. Ne craignons donc pas notre terrain coupé, c'est le vrai terrain de la cavalerie moderne ; considérons-le au contraire comme un auxiliaire précieux et habituons-nous à nous y mouvoir avec souplesse.

La tâche qui consiste à boucher un trou dans la ligne de bataille est peut être celle que les cavaleries allemande et française ont eu le plus souvent à remplir. La *Revue militaire suisse* a exposé la façon habile avec laquelle la cavalerie allemande a masqué la disparition des corps allemands devant le front anglais lors de la bataille de la Marne¹. La cavalerie française s'est trouvée fréquemment en face d'une tâche semblable et cela dans des conditions extrêmement difficiles.

Dès le début de la guerre la nécessité s'est fait sentir d'avoir à disposition une troupe plus mobile que l'infanterie qu'on puisse rapidement porter sur des endroits découverts ou menacés.

Tant que cette nécessité subsistera, la cavalerie aura sa raison d'être sur le champ de bataille.

* * *

Dans quelle mesure pouvons-nous nous inspirer du dernier règlement français dont j'ai essayé de dégager les idées essentielles ?

¹ *Etude de cavalerie*, par le lieut.-colonel POUDRET. Livraisons de février, mars et avril 1917.

A première vue, en constatant la richesse des moyens techniques qu'il suppose, en comparant les effectifs de la cavalerie française avec les nôtres, on peut être tenté de croire que nous n'avons pas grand'chose à en tirer. A la réflexion on changera certainement d'avis. Sans doute nous ne pouvons songer à obtenir soit des chars d'assaut soit des batteries lourdes ni même peut-être des auto-canons.

Par contre rien d'absolu ne s'oppose à ce qu'on envisage la question de renforcer la puissance combattive de nos trop faibles brigades par une augmentation de *mitrailleuses* et l'adoption du *fusil-mitrailleur* contre lequel on a chez nous des préventions injustifiées. Le fait qu'une cavalerie qui a derrière elle quatre ans de guerre fait un aussi grand cas des armes automatiques doit retenir notre attention. Le moment n'est pas encore venu de faire des propositions fermes mais il est temps d'étudier cette question de l'armement et de voir comment nous pouvons, par une extension des moyens de feu, parer au désavantage de nos effectifs. Il ne faut pas oublier que toutes les tâches qui incombent à la cavalerie d'armée moderne comme celles du reste que notre règlement, vieux de trente ans, prévoit aussi, demandent de la force et cette force nous ne l'avons pas.

L'étude des instructions françaises fait également ressortir toute l'importance que revêt la *liaison*, ainsi que la pauvreté, le néant de nos moyens. C'est peut-être par là qu'il nous faut commencer.

Notre cavalerie n'a ni auto, ni motocyclettes, ni cyclistes en suffisance. Le téléphone de campagne, la signalisation n'existent pas, pas plus que la T. S. F. En un mot nous sommes démunis des moyens techniques dont une cavalerie moderne ne peut se passer.

La question des *outils* doit aussi trouver sa solution. Du moment où le combat à pied est reconnu comme le mode normal, nos cavaliers doivent être pourvus au moins de pelles et de cisailles et ils doivent apprendre à s'en servir. Là nous ne nous heurterons à aucune difficulté.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne le *soutien d'infanterie*. La cavalerie en aura toujours besoin lorsqu'il s'agira de durer et aussi quand elle sera isolée. On sait les

services rendus par les groupes cyclistes français et par les bataillons de chasseurs allemands. Nous avons vu le haut commandement français augmenter progressivement mais sans relâche les soutiens à pied attribués aux divisions de cavalerie. Il est hors de doute que ces soutiens seront toujours utiles et souvent absolument indispensables.

Peut-être pourrions nous trouver une solution à peu près satisfaisante en dotant chaque brigade de dragons d'une compagnie entière de cyclistes.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le rôle capital de l'*artillerie* en liaison avec la cavalerie. On ne conçoit plus guère aujourd'hui une tâche quelconque pouvant être remplie sans cet appui. J'ai indiqué dans quelle proportion la cavalerie française a finalement été dotée d'artillerie. La nécessité d'une augmentation se fit sentir dès les premiers jours. Il est intéressant à cet égard de constater que déjà le 29 août lors de la constitution de la Division de cavalerie provisoire¹ *chaque brigade à six escadrons possédait une batterie*. Sans cet appoint indispensable la division n'eût jamais pu résoudre ses tâches difficiles ni enregistrer des pages aussi glorieuses.

Soulever ces questions au moment où l'on ne parle que de désarmement ou de réduction peut paraître intempestif. Mais, je ne me préoccupe que d'une chose c'est de voir comment, tant que nous avons encore une armée et une cavalerie, nous pouvons faire de cette dernière un véritable instrument moderne de combat. Il va sans dire que si elle ne doit subsister qu'en vue du service d'ordre et si on préfère en rester au système des demi-mesures les suggestions ci-dessus n'ont aucune raison d'être.

* * *

L'étude des règlements français nous amène forcément encore à revoir nos méthodes d'instruction. Le domaine est si vaste qu'il ne peut être qu'effleuré ici.

J'ai dit que tout en restant cavaliers nous devons apprendre à devenir fantassins. Malgré toutes les récriminations, malgré la résistance plus ou moins passive qui ne manquera pas de se

¹ La division de cavalerie provisoire fut constituée avec les éléments les moins éprouvés du corps de cavalerie que le raid en Belgique avait éreinté.

produire il s'agit là d'une nécessité absolue. Ce sera pour notre cavalerie, comme pour les autres, une question d'être ou de ne pas être. Le travail que cela exigera on peut le deviner, mais, ce qu'on ne peut se représenter c'est comment, avec des programmes déjà surchargés, on le mènera de front avec ce que nous ne pouvons, ne voulons abandonner. Rien, ne fût-ce qu'une seule heure, ne doit être pris sur l'équitation. Il faudra trouver ailleurs.

Dans nos programmes quelque peu défraîchis il y aura bien de quoi glaner quelques heures, il faudra y sabrer tout ce qui n'est pas ou n'est plus d'une utilité indispensable à la préparation à la guerre. Nous sommes déjà délivrés, Dieu merci, du pas de parade ; on pourra raccourcir les matinées employées à exercer l'éternelle et jamais parfaite conversion à pivot fixe, on pourra réduire l'instruction du sabre aux quelques mouvements indispensables, mais c'est à peu près tout et cela ne suffit pas. Une prolongation de nos écoles de recrues est inévitable si nous voulons avoir une cavalerie *moderne* c'est-à-dire utilisable.

Mais c'est à l'*instruction des cadres* que nous devons en premier lieu apporter tous nos soins.

Elle constitue la base du futur développement de l'arme.

Il faut adopter sans en retrancher une virgule l'énoncé français clair et précis qui sert d'introduction à la partie concernant les Méthodes et Procédés d'instruction. Je l'ai reproduit *in extenso*. On ne saurait parler plus nettement en moins de mots.

Si nous voulons bien faire un retour sur nous-mêmes il est impossible de ne pas reconnaître que sous ce rapport nous avons perdu du temps. Sommes-nous, nous les chefs, certains « d'avoir développé constamment notre instruction personnelle » ? « Savons-nous vraiment notre métier ? »

Combien avons-nous de commandants de régiment et de brigade qui ont eu, pendant la période de la guerre, l'occasion de conduire leur troupe dans des manœuvres qui leur eussent permis de « se faire la main » ?¹

¹ La 1^{re} brigade de cavalerie a été la seule, sauf erreur, qui ait eu l'occasion de manœuvrer avec des effectifs combinés (infanterie, cavalerie, artillerie, téléphone de campagne) et cela à deux reprises grâce à l'initiative des commandants de corps Audeoud et Wildbolz.

Quand a-t-on convoqué des officiers supérieurs de cavalerie à des tirs, à des manœuvres combinées; qu'a-t-on fait pour les initier à la connaissance des autres armes ?

Tandis qu'on organisait dans les divisions d'infanterie et dans l'artillerie des conférences périodiques au cours desquelles des travaux étaient présentés, et par lesquelles on cherchait à créer une unité de conception et de doctrine, rien de pareil n'a été fait dans notre arme.

La guerre mondiale a balayé d'un coup brutal bien des idées anciennement admises. Notre règlement, si excellent qu'il soit, si parfaitement adapté à nos circonstances, est cependant vieux de trente ans. Il est certain que quelques-uns de ses chapitres doivent être revisés.

Or, seul celui qui concerne l'équitation a subi une tentative de remaniement d'ailleurs peu heureuse. Est-ce vraiment par là qu'il fallait commencer ? Est-ce ce qui pressait le plus ? Personne ne pourra l'affirmer, je pense. Nous pouvons subsister encore longtemps sans modifier des directives qui ont fait leurs preuves et qui tiennent si bien compte des conditions dans lesquelles nous nous trouvons.

C'est ailleurs qu'il eût fallu rechercher une unité de doctrine et une nouvelle base de travail.

Faut-il s'étonner dès lors si les instructeurs de l'arme qui, eux au moins, devraient être fixés sur la nature des nouvelles tâches qui vont leur incomber sont encore dans l'incertitude, livrés à eux-mêmes et forcément enclins à ne prendre des expériences faites par d'autres que des bribes ou ce qui tente leur goût et leurs tendances individuelles ?

Quoi qu'il en soit nous avons à regagner du temps perdu et si nous voulons reprendre dans notre armée la première place que nous avons si longtemps occupée nous devons donner un fameux coup de collier.

Pour pouvoir former des cavaliers vraiment aptes à combattre à pied il n'y a encore, jusqu'à preuve du contraire, qu'un seul moyen, c'est de les instruire comme on instruit le fantassin.

Pour cela nos instructeurs doivent forcément eux-mêmes compléter leur instruction. Ils ne posséderont les nouvelles connaissances qu'ils doivent acquérir, ils n'acquerront le *métier*

nécessaire qu'en faisant du service dans l'infanterie. Ces stages devraient être obligatoires jusqu'au grade de capitaine compris et renouvelés de temps à autre¹. Les officiers supérieurs devraient, eux aussi, être commandés pour leur instruction personnelle à des écoles d'infanterie et d'artillerie. Je ne parle pas des écoles de tirs ; leur fréquentation périodique est absolument indispensable.

C'est je crois seulement en procédant de la sorte que nous arriverons à « savoir vraiment notre métier ». Il est complexe et nous devons éviter l'à peu près.

Une fois les cadres ainsi formés, l'instruction de la troupe ne présentera aucune difficulté.

Je sais que cette proposition ne sera pas du goût de tout le monde et qu'ensuite d'un amour propre mal placé on est enclin, ici ou là, à penser que nous n'avons rien à apprendre des autres armes. La Cavalerie doit se suffire à elle-même, tel semble être le mot d'ordre. Je le crois moins justifié que jamais.

Ce n'est pas tout. Nos officiers supérieurs de troupe, les commandants de brigade et de régiment devraient avoir, eux aussi, l'occasion d'apprendre à connaître, mieux que cela ne s'est fait jusqu'ici, la tactique des autres armes. Il ne faut plus les laisser quatre ou cinq ans de suite à la tête de leur troupe, sans jamais leur donner l'occasion de la conduire dans des manœuvres ou des exercices de combat avec renforcement de soutien d'infanterie et d'artillerie. La conduite du *détachement mixte* doit devenir courante, elle doit être familière au chef de cavalerie, la guerre l'a prouvé et, cela ne s'apprend pas en une fois.

Telles sont les principales réflexions que m'a suggérées l'étude des actions de la cavalerie dans la guerre moderne. La cavalerie française, je le répète encore, n'a pu y prendre part jusqu'à la fin que parce qu'elle a été transformée et parce qu'elle a accepté cette transformation pénible sans doute mais moins pénible que ne l'eût été l'inaction.

Elle nous a fourni la preuve que notre arme n'a pas pour tâche unique et peu glorieuse d'intervenir en cas de grève pour

¹ Le temps ne manquera pas pour cela. Nos instructeurs n'ont relativement que peu de service.

disperser des rassemblements de prolétaires mais qu'elle compte encore pour quelque chose dans la bataille.

Cette preuve que tous les cavaliers attendaient, que la cavalerie allemande n'a pas été en état de fournir jusqu'au bout, si elle n'avait pas été faite aurait donné raison à ceux qui proclamaient déjà la « faillite de la cavalerie ».

Les cavaliers de Frières, de Noyon, de Montdidier, de Montvoisin et du Kemmel, tout en contribuant à la défense victorieuse de leur patrie ont, du même coup, sauvé la cavalerie du discrédit. Il faut le dire bien haut, et je termine comme j'ai commencé en disant que c'est chez eux, c'est dans les expériences qu'ils ont faites que nous devons aller chercher ce qui peut faire progresser notre arme.

Ce sont les instructions qui les ont formés, qui leur ont redonné la force, la confiance et comme une nouvelle vie que nous devons étudier. C'est pourquoi il m'a paru utile de les faire connaître.

Et puis, en tout état de cause, chacun devra admettre, je pense, que nous ne saurions ignorer des règlements qui sont signés d'un Joffre et d'un Pétain.

Lieut.-colonel POUDRET,
Commandant de la 1^{re} Brigade de cavalerie.

* * *

Faisant suite aux articles du lieut.-colonel Poudret, nous croyons utile de publier le document ci-dessous. Il est intitulé *Note pour les armées au sujet de l'instruction dans les corps de troupe de cavalerie*. Cette « Note » est du maréchal Pétain, datée du grand quartier général, le 3 août 1919.

La cavalerie traverse actuellement une période de crise d'ordre matériel. Cette crise est due à la démobilisation d'un nombre considérable de gradés de toutes catégories, gradés que la faiblesse ou même l'absence des contingents normalement affectés à l'arme de la cavalerie, pendant ces dernières années, ne permet pas de remplacer.

A cette crise d'ordre matériel s'en ajoute une autre d'ordre moral. Certains officiers qui, ayant fait une grande partie de la campagne hors de la cavalerie, n'ont pas vécu dans leur arme les événements

de l'année 1918, sont rentrés à leurs corps pleins de doutes sur l'avenir de cette arme. D'autres, qui, à leur poste de cavalier, n'ont pu voir qu'un compartiment du champ de bataille sans pouvoir s'élever jusqu'à une vue générale, ont rapporté de leurs observations une conception étriquée de l'emploi de la cavalerie à la guerre.

A l'heure où les régiments vont avoir à instruire un contingent important de recrues, à l'heure où le développement de tous les officiers et gradés sera plus que jamais mis à l'épreuve pour sauvegarder l'esprit de corps et les saintes traditions de l'arme, il importe que chacun marche dans la même voie et que soient définis avec netteté les principes et les possibilités d'emploi de l'arme, tels qu'ils ressortent des enseignements de la guerre. On n'instruit bien qu'avec la foi en la valeur de ce qu'on enseigne.

Principes d'emploi de la cavalerie.

La possibilité de transporter rapidement et à travers tous pays des moyens de feu puissants, jointe à une grande capacité manœuvrière, sont les qualités distinctives de la cavalerie.

Comme pour l'infanterie et l'artillerie, l'organisation de la cavalerie est faite en vue de lui donner la plus grande puissance de feu possible.

Mais elle lui donne cette puissance du feu, sans l'alourdir, car elle entend conserver à l'arme sa vitesse et sa mobilité qui sont ses qualités fondamentales, celles qui lui permettent à la fois de se transporter rapidement à travers tous pays, et de manœuvrer. Nulle arme ne peut posséder ces qualités au même degré que la cavalerie.

Le maximum de puissance de feu est obtenu comme pour l'infanterie, par l'adjonction à la cavalerie d'armes automatiques, et, à cet égard, les principes d'emploi de ces armes, indiqués pour l'infanterie, sont applicables à la cavalerie. Enfin, les grandes unités de cavalerie possèdent une artillerie puissante.

Mais si la cavalerie, au cours de la bataille, peut grâce au renforcement de ses moyens de feu être chargée des missions les plus diverses, elle continue à demeurer :

Avant la bataille, *un organe de couverture et de reconnaissance* ;

Après la bataille, *un instrument essentiel de l'exploitation du succès*.

Pendant ces deux phases, le combat à cheval peut et doit être envisagé, étant entendu que l'action à cheval ne se conçoit plus que : contre une cavalerie qui cherche ou accepte ce mode de combat ; contre une infanterie surprise ou en proie à la panique ; contre une artillerie en marche ou placée dans une position aventuree.

Possibilités d'emploi.

La cavalerie organique des C. A. et D. I. assure le développement du succès en coopérant, si possible, aux actions de l'infanterie, en conservant le contact de l'ennemi, en éclairant et couvrant les grandes unités de l'armée, dans les progressions en terrain libre.

Les divisions de cavalerie, réunies en corps de cavalerie ou séparés, forment des réserves à la disposition du commandant en chef.

Elles sont employées :

1^o En *actions de couverture et de reconnaissance* de préférence aux ailes et en particulier à l'aile la plus exposée ;

2^o Comme *organes offensifs* susceptibles : d'étendre brusquement la portée d'une attaque débordante jusque sur les communications de l'ennemi ; de profiter de toutes les occasions favorables pour précipiter la retraite de l'adversaire et la transformer en déroute ;

3^o Comme *organes défensifs* susceptibles : de retarder la progression de l'ennemi ou de boucher rapidement une brèche faite par l'ennemi dans le dispositif de la bataille ; de constituer, sur certaines parties du front, un rideau de troupes légères et de faciliter ainsi au commandement le « jeu des réserves ».

La cavalerie de l'avenir.

Toute la tactique de la cavalerie doit donc être basée sur la *mobilité* et sur la *puissance du feu*. Son organisation et son armement actuels le lui permettent.

Plus que jamais, il importe de conserver et de développer les précieuses qualités de vigueur, d'énergie, d'audace et de dévouement traditionnelles à l'arme. Ces qualités ont permis à la cavalerie, au cours de la guerre, de faire face aux situations les plus imprévues et de constituer, au profit des autres armes, un réservoir inépuisable de cadres qui partout et toujours se sont distingués.

La pratique constante des sports et, en particulier d'une équitation saine et hardie, à travers tous terrains, est un des moyens les plus propres à entretenir et à développer l'esprit d'audace et d'initiative qui a fait et fera toujours l'honneur de l'arme.

Méthodes et procédés d'instruction.

Les méthodes d'instruction restent celles qui ont été prônées par tous les règlements de l'arme. Elles ont largement fait leurs preuves.

Elles ont à leur base les « règlements et instructions » en vigueur.

Règlement du 14 mai 1912 (pour l'instruction, les évolutions et le combat de la cavalerie à cheval).

L'instruction sur l'emploi de la cavalerie dans la bataille du 26 mai (G. Q. G., 3^e bureau).

Instructions sur la liaison, l'emploi tactique des mitrailleuses, l'organisation du terrain (particulièrement 1^{re} partie).

Manuel du chef de section (édition de 1919, en cours de rédaction), combat à la baïonnette, école de grenadier, école élémentaire d'organisation du terrain, le matériel, connaissances nécessaires au chef de section.

La nécessité d'une instruction soigneusement poussée s'impose d'autant plus à la cavalerie qu'elle est restée longtemps sans jouer le rôle spécial qui peut lui échoir dans une guerre différente de celle qui vient de se terminer, rôle où la rapidité d'action sera capitale. Or, la rapidité d'action suppose l'acquisition préalable de réflexes.

C'est un devoir impérieux, pour tout chef de corps, de développer constamment son instruction personnelle, comme celle de ses subordonnés, beaucoup de ces derniers, improvisés officiers pendant le cours de la campagne, n'ayant reçu encore, dans une école d'application, aucune instruction militaire complète.

L'étude approfondie de toutes les opérations auxquelles a pris part chaque régiment pendant la guerre, constituera une mine inépuisable d'exercices, qui offriront le grand intérêt d'avoir été vécus.

Ainsi basé sur les belles actions du régiment, l'enseignement contribuera par surcroît à rehausser *l'esprit militaire* du corps.

Pour escompter ce résultat dans les régiments de cavalerie reconstitués, il est juste de faire confiance au sentiment du devoir, au zèle, à l'entrain et au dévouement dont cette arme n'a jamais cessé de faire preuve.

